

**Simone WEIL**  
**NOTE SUR LA SUPPRESSION GENERALE DES PARTIS POLITIQUES**  
**L'Herne, Paris, 2014-2017**

Cette note a été rédigée en 1940, publiée en 1950<sup>1</sup>, en prévision de la France qu'il faudra reconstruire après la défaire espérée de l'Allemagne nazie et la disparition du régime collaborationniste de Vichy.

Je retrouve dans ce court essai la radicalité exigeante de Simone Weil... et un optimiste qu'il m'est difficile de partager. Comment penser que tous les citoyens ont le même souci éthique qu'elle, que tous sont également cultivés et civilisés, prêts à assumer leur responsabilité plutôt que s'en remettre à un leader charismatique ?

Peut-on vraiment oublier l'importance de se regrouper, pas seulement pour dialoguer, discuter, partager des points de vue, mais pour se sentir forts grâce au nombre ? Bien sûr qu'alors il y a inévitablement des pressions pour unifier les points de vue et faire taire les voix dissidentes.

Simone Weil reprend l'idée que « lorsqu'un groupe se met à avoir des opinions, il tend inévitablement à les imposer à ses membres. ... L'intelligence est vaincue dès que l'expression des pensées est précédée, explicitement ou implicitement, du petit mot « nous ». Et quand la lumière de l'intelligence s'obscurcit, au bout d'un temps assez court l'amour du bien s'égaré. »<sup>2</sup> Si l'idée de l'expression individuelle aboutissant à une décision collective soucieuse du bien de tous et de chacun a été à l'origine de la Révolution Française (et des conférences de consensus de nos jours ajouterais-je), les Jacobins sous « la pression de la guerre et de la guillotine... en firent un parti totalitaire » (p 10). Elle nous offre au passage une définition simple du totalitarisme, empruntée à un révolutionnaire russe, Tomski : « un parti au pouvoir et tous les autres en prison » ! (p 10), une boussole qui pourrait nous servir aujourd'hui pour comprendre les ressemblances profondes entre des régimes politiques que l'on a tendance à croire opposés.

Elle distingue, éternel problème que leur confusion, entre les fins et les moyens, et, là encore, donne des points de repère simples et rudes : « le bien seul est une fin. Tout ce qui appartient au domaine des faits est de l'ordre des moyens. Mais la pensée collective est incapable de s'élever au-dessus du domaine des faits. C'est une pensée animale. Elle n'a la notion du bien que juste assez pour commettre l'erreur de prendre tel moyen pour un bien absolu. » (p 20) ne soulignant pas assez à mon goût que le problème est davantage dans cette absolutisation que dans le flou entre fins et moyens, un flou qui peut au contraire ouvrir au dialogue si on renonce à avoir *absolument* raison.

Mais peut-on imaginer un espace politique sans rapports de forces, et des forces sans tentatives d'union, de structuration ? D'autant que le Bien lui-même n'a pas de définition absolue. Il a des définitions concrètes très différentes selon qu'on l'envisage sous l'angle du bien individuel ou celui du bien commun. Et alors jusqu'où élargit-on le commun ? Y inclut-on tous les humains ? Y ajoute-t-on les animaux, la planète elle-même ? Il semble que c'est, finalement, sur la définition même du bien que les conceptions se conflictualisent et se radicalisent, chacune ayant en repoussoir sa conception du mal inacceptable, et en creux celui que le Bien exigerait d'accepter, de commettre en toute tranquillité d'esprit.

Le souhait de Simone Weil, pour se réaliser, suppose une majorité d'humains très éduqués, à l'esprit critique aiguisé, avec un niveau de conscience éthique et de souci du collectif élevé. Ces conditions ne semblent pas réunies. Le seront-elles mêmes un jour, puisque le travail est à reprendre à chaque nouvelle génération. Elles semblent même se diluer et disparaître dans les réseaux sociaux et les passions extrêmes...

Comme dans tous les textes de Simone Weil, il y a là une stimulante invitation à (re)visiter et questionner nos convictions et à affermir notre conscience éthique.

---

<sup>1</sup> Dans la revue La table ronde, n°26, février 1950

<sup>2</sup> S. Weil. *L'enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*, Gallimard, collection espoir, 1949, p25